



**HAL**  
open science

# La perspective socio-génétique des représentations sociales

Nikos Kalampalikis, Thémis Apostolidis

► **To cite this version:**

Nikos Kalampalikis, Thémis Apostolidis. La perspective socio-génétique des représentations sociales. Les représentations sociales : théories, méthodes et applications, 2016. hal-02539755

**HAL Id: hal-02539755**

**<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-02539755v1>**

Submitted on 10 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La perspective socio-génétique des représentations sociales

Nikos Kalampalikis\*  
Thémis Apostolidis\*\*

Ces cinquante dernières années, la théorie des représentations sociales a fait l'objet d'évolutions, d'inflexions, d'interprétations, de critiques. Peu d'auteurs ont réussi, au cours de cette évolution, à imprimer leur marque sur un édifice théorique dont l'ombre conceptuelle est aussi riche qu'imposante. Encore moins nombreux sont ceux ou celles qui ont véritablement contribué à tracer une ligne de réflexion propre suffisamment puissante du point de vue épistémologique et empirique pour constituer un véritable courant de pensée donnant une perspective interprétative réflexive et féconde au développement du paradigme initial. Denise Jodelet fait partie de cette seconde catégorie d'auteurs et l'objectif de ce chapitre s'inspirera largement de son apport dans la constitution d'une perspective spécifique.

Il est vrai que ces dernières années de nombreux vocables servent à qualifier différentes orientations de travail avec et sur les représentations sociales (RS). Ces vocables s'inspirant de lieux (principalement géographiques comme les noms de villes, se confondant souvent aux institutions) ou de noms d'auteurs. Dans ce contexte, l'expansion des travaux sur les RS, ces trente dernières années, a comme conséquence l'émergence d'une formidable diversité. De surcroît, ces qualificatifs couvrent plus au moins complètement les aires de recherche actuelles sans pour autant réussir à les englober. D'autant plus que des modèles plus intégrateurs de ces approches ont émergé (cf. Wagner et al., 1999), sans parler des réflexions qui les ignorent sans trop se poser la question de leur historicité et de leurs raisons d'être (cf. Sammut et al., 2015). Sans négliger ou minimiser le rôle des auteurs, des institutions et de leur localisation géographique, notre choix dans ce chapitre sera différent. En effet, nous tenterons d'inscrire la perspective socio-génétique ou anthropologique dans une trajectoire de travaux sur les RS réalisés ces 35 dernières années. Nous l'illustrerons à l'aide d'exemples de nombreuses études et réflexions classiques et plus récentes.

### I - Les fondements de la perspective socio-génétique

Il convient de rappeler que lors de la période 1960-1980, le « moment fondateur » de l'émergence de la théorie des représentations sociales, les premiers tenants de

---

\* Professeur de psychologie sociale, Université Lyon 2 (GRePS, EA 4163).

\*\* Professeur de psychologie sociale de la santé, Aix-Marseille Université (LPS, EA 849).

cette approche en France tentaient deux choses à la fois : orienter épistémologiquement la psychologie sociale en tant que discipline et, dans le même temps, lui donner une matière propre, un horizon épistémologique, approfondissant la théorie sur la connaissance sociale initiée par Moscovici (Kalampalikis, 2014). Une première synthèse des tendances du champ naissant des RS est esquissée par Jodelet en 1982 (cf. Jodelet, 2015) posant clairement les jalons de la perspective socio-génétique et anthropologique, sans pour autant la nommer. Cette dernière est située à cette époque dans « l'aire d'étude des représentations sociales en milieu réel ».

Deux spécificités la caractérisent d'ores et déjà : a) le type d'objets choisis comme cibles de représentation (objets situés, holistes, complexes, systèmes) (p.ex. une théorie scientifique, la culture, la femme, l'enfant, la santé, le corps, la justice, etc.) ; b) le choix du matériel utilisé pour les étudier (verbal, spontané, issus d'entretiens, iconographique, documentaire, épistolaire, etc.). Denise Jodelet préconise une orientation spécifique d'étude des RS, dans le cadre d'une réflexion sur le sens commun et l'idéation collective, comme une *forme de pensée sociale*.

Reprenant ainsi une des propositions initiales de Moscovici en 1961, elle considère que les RS : a) ont une autonomie et une efficacité propres ; b) sont des modalités de connaissance ; c) « doivent être rapportées dans leur genèse, fonctionnement et fonction aux processus qui affectent l'organisation, la vie et la communication sociales, aux mécanismes qui concourent à la définition de l'identité et de la spécificité des groupes sociaux et aux rapports que ces groupes entretiennent entre eux » (Jodelet, 2015, p. 21). Cette vision des représentations sociales impose de facto un regard au chercheur et oriente forcément ces choix méthodologiques, afin d'être en phase avec l'exigence de l'objet posé sous l'angle de l'inscription et participation sociales.

Voici sans doute l'un des deux sens du qualificatif « socio-génétique » de cette perspective. Saisir l'objet représentationnel comme phénomène dynamique, sa genèse comme une trajectoire dans le temps présent et l'histoire, son expression en tant que connaissance sociale et pratique, fruit des conjonctures historiques, politiques et culturelles et de la communication sociale.

Le second sens du qualificatif « socio-génétique » peut orienter, de manière plus métaphorique, à la genèse de la théorie elle-même dans l'histoire et le présent des idées au sein des sciences sociales. D'un côté, cette perspective a revendiqué une continuité directe avec le paradigme initial de Moscovici, poursuivant, dans le sens de l'approfondissement, les multiples voies offertes pour penser la connaissance en société. Pour autant, elle a apporté très tôt une inflexion forte au paradigme initial,

élargissant le spectre d'étude du binôme science/sens commun, aux formes d'altérité et aux rapports sociaux symboliques (1976, 1985), mais aussi à l'urbain (1976), les politiques publiques (1978), l'environnement (Chiva et al., 1983) et la mémoire collective (Haas & Jodelet, 2007 ; Jodelet & Haas, 2014). De l'autre côté, d'un point de vue épistémologique, cette perspective tente d'interroger les origines de la théorie et les liens originels entretenus avec les autres théorisations issues des sciences humaines et sociales dans l'objectif de contribuer à une psychologie sociale de la connaissance. Issue principalement des travaux du courant durkheimien de la psychologie collective, cette théorie porte en elle toute une axiomatique de recherches qui lui permet de communiquer avec les autres sciences du social (Jodelet, 2015 ; Kalampalikis & Haas, 2008).

Nous allons par la suite présenter ces spécificités (objets, posture méthodologique) à l'aide d'exemples classiques et récents, mais aussi de réflexions qui ont été inspirées par cette perspective.

## **II - Objets tensionnels, holistes, socialement ancrés**

Les objets d'étude dans le champ des RS ne sont pas fondamentalement différents de ceux des disciplines voisines en sciences sociales. Alfred Schutz indiquait à peu près cela lorsqu'il écrivait que les sciences sociales sont des contextes de significations objectives de contextes de significations subjectives (« all social sciences are objective meaning-contexts of subjective meaning-contexts », 1967, p. 241). Prenons l'exemple de la santé, du travail, de l'identité, de la ville, de la mémoire collective ou de l'éducation, même si là il s'agit davantage de champs que d'objets à proprement parler, ou encore la régulation normative des conduites, les savoirs profanes, et on peut multiplier les exemples.

Bien que la question de l'objet doit concerner toute étude socio-représentationnelle, force est de constater qu'elle constitue souvent une sorte de point obscur, et donc aveugle, dans un paysage dominé de plus en plus par le principe un peu iconoclaste de « tout est représentation ». De ce fait, on peut dire que la question de l'objet n'est plus ni centrale ni systématique au niveau de l'élaboration conceptuelle et de la construction de dispositifs d'étude ou d'outils de mesure des phénomènes représentationnels.

Dès lors, on peut en toute logique se poser au moins trois questions :

- quelle est la valeur ajoutée de notre approche dans l'examen efficace, aussi bien conceptuel qu'empirique, de ces objets "communs" ?
- quel est le statut spécifique de l'objet pour la psychologie des RS ?

- y a-t-il des manières différentes de travailler les objets à l'intérieur même de la tradition de travaux des RS ?

L'examen systématique de ces questions dépasse largement le cadre de ce chapitre. Nous allons essayer de nous concentrer sur un point principal qui, à l'heure actuelle, nous paraît comme un point de départ possible pour expliciter la perspective socio-génétique.

Voici un premier postulat : tout objet représentationnel en milieu réel est un objet traversé par des zones de tensions, autrement dit, *tout objet représentationnel est un objet tensionnel*.

Et ses corolaires :

- a) ces zones de tensions sont *essentiels*, aussi bien pour la nature de l'objet en question, mais également pour la nature du regard qu'on porte sur lui ;
- b) elles sont le fruit de la nature à la fois *constituée* et *constituante* des représentations sociales ;
- c) elle sont étudiées via des *dispositifs méthodologiques pluriels* adéquats.

Nous allons essayer brièvement d'expliquer ce postulat et ses corolaires.

Il est vrai, que « les représentations sociales sont censées attribuer à des idées, mais aussi et surtout à des objets, des propriétés qui n'existent sous aucune forme ni apparence » (Moscovici, 2013, p. 45). Autrement dit, nous sommes toujours dans un effort ou un mouvement d'attribution, d'affectation, d'imputation qui va, sans doute fatalement, au-delà de l'apparence première des contours de l'objet.

Indépendamment du statut ontologique des objets d'étude et du débat classique en sciences sociales sur la nature construite de leur réalité sociale, les objets, par exemple l'identité sociale ou nationale (cf. Kalampalikis, 2007 ; Villas Boas, 2010), les conduites à risque (cf. Apostolidis & Dany, 2012), la violence (Santos et al., 2010), la transmission de savoirs (Haas, 2006), les pratiques écologiques (Caillaud et al., 2010), l'urbain (Jodelet & Milgram, 1977), etc. existent pour nos sujets, influencent leurs modes de pensée et d'agir, conditionnent, à des degrés différents, leur propre vie à l'intérieur de leurs groupes d'appartenance, construisent une connaissance courante commune. Nous entendons par là que la construction sociale de notre réalité n'impacte pas la réalité vécue ou perçue des objets pour ceux qui les vivent de l'intérieur. Notre travail à partir de là se situe sur l'identification fine de cette zone de tensions qui crée le contexte à partir duquel naissent les significations et pratiques des sujets vis-à-vis de cet objet. Ces significations et pratiques peuvent être consensuelles, variées, polarisées, en un mot plurielles, véhiculant l'héritage vivant des cadres culturels et historiques d'appropriation, d'adhésion et d'interprétation. Elles ont, en tout état de cause, une nature *instituant* et *instituée*

pour ceux qui sont impliqués dans leur appropriation, leur négociation et leur communication.

Si on revient un instant sur le postulat annoncé, cela mérite quelques clarifications supplémentaires. En effet, on peut identifier au moins trois zones de tensions : l'une liée au statut de l'objet dans la sphère sociale, culturelle et subjective, la seconde liée à la nature des RS et la troisième, liée au statut du regard déployé pour étudier et analyser l'objet.

L'exemple d'une recherche nationale multicentrique réalisée au laboratoire de psychologie sociale de l'Université de Lyon peut servir d'illustration de la première zone de tension. Il s'agit d'une recherche qui porte sur les enjeux psychosociaux du don de sperme (cf. Kalampalikis et al., 2010, 2013). Voici un sujet polémique, socialement sensible, revêtant des aspects très différents selon les cadres législatifs qui régissent une même technique de procréation médicalement assistée. Faut-il donner accès aux personnes célibataires, aux couples du même sexe, faut-il rémunérer les donneurs, donner le choix aux couples demandeurs de déterminer les critères de leur futur donneur en fonction de sa couleur de cheveux, de sa taille, de son diplôme, de sa religion, d'un test de QI ? Les enfants doivent-ils avoir accès aux informations identifiantes concernant le donneur ? Comment les parents doivent construire le récit de la conception ?

Voici certaines de multiples questions qui se posent et que différentes sociétés posent en construisant un cadre législatif de référence qui conditionne le type d'expérience et la nature du faire face que des individus souhaitant faire famille par ce biais affrontent. Ces questions bioéthiques sont fondamentales et trouvent des réponses très différentes selon les pays construisant un contexte social chargé de normes, de morale, de tabous et, bien sûr et avant tout, de vie. L'examen de la littérature internationale (Golombok et al., 2002) nous a amenés à constater que malgré la divergence législative, il y a une forte convergence des pratiques parentales. Voici une première fenêtre psychosociale qui s'ouvre consistant à interroger les systèmes de significations et de pratiques partagées par des groupes culturels sans contact direct, mais avec le même vécu en dehors de ce que la loi leur impose ou leur permet. Toutefois, au-delà de la bioéthique et de la loi, la littérature anthropologique récente sur les métamorphoses de la parenté nous enseigne une leçon capitale. Ainsi, selon Godelier (2004), un invariant à première vue surprenant traverse les sociétés dans le temps : « nulle part dans aucune société, un homme et une femme ne suffisent à eux seuls pour faire un enfant » (op. cit., p. 325). L'intervention d'autres agents immatériels, imaginaires (l'esprit, le divin, les ancêtres) garantit le passage, la transformation, d'un fœtus anonyme à un enfant éponyme. Sous cet angle, pour le cas de figure qui nous préoccupe ici, celui du don de sperme, cet invariant devient d'autant plus saillant que le troisième « agent » qui intervient lors de la première phase du processus de procréation est un « autre »

matériel, sous la forme d'un don de matériel génétique en provenance d'une autre personne. Les parents, l'enfant, l'institution et le donneur, les protagonistes du processus de ce type de procréation, forment ainsi une configuration parentale inédite, traversée par des zones de tension sociétales, mais aussi culturelles, politiques et privées.

Voici l'exemple d'une zone de tension qui traverse l'objet d'étude, en quelque sorte malgré lui. C'est précisément cette zone-là qui rend son étude nécessaire étant donné les répercussions sociétales de cet enjeu de l'intervention de la médecine, de la technologie, mais aussi d'un tiers dans le phénomène de la parenté. Jodelet exprimait très justement cette idée en introduisant un concept phénoménologique par excellence, celui d'*horizon* : « ...un même objet ou événement pris dans des horizons différents donne lieu à des échanges d'interprétation, des confrontations de position par lesquelles les individus expriment une identité et une appartenance. Chacun des horizons met en évidence une signification centrale de l'objet en fonction de systèmes de représentations transsubjectives spécifiques aux espaces sociaux ou publics dans lesquels évoluent les sujets. Ceux-ci s'approprient ces représentations en raison de leur adhésion, de leur affiliation à ces espaces. » (2015, p. 77).

L'exemple d'une recherche, thématiquement proche et socialement sensible, sur l'embryon humain en tant qu'objet de représentation en France et au Brésil réalisée au laboratoire de psychologie sociale d'Aix-Marseille Université permet d'illustrer cet aspect (Alessio et al., 2011). L'analyse des états représentationnels étudiés montre l'incidence du contexte socioculturel et de l'appartenance religieuse dans la composition et l'organisation du champ représentationnel de l'embryon humain. D'un point de vue anthropologique, ce sont les controverses sociales qui fournissent un cadre interprétatif par lequel l'embryon humain sera doté de sens (Morgan, 2001). Les états représentationnels étudiés sont ainsi symptomatiques des enjeux sociétaux saillants dans chaque contexte socioculturel. Les enjeux moraux et scientifiques, antinomiques dans le contexte brésilien (e.g. embryon comme *personne* versus *objet de recherche*), renvoient à deux dimensions distinctes dans le contexte français. L'univers sémantique brésilien montre l'image de la vie revêtant de la thématique symbolique de « l'origine » par contraste avec l'univers sémantique français investi par la question de l'origine, mais aussi du « devenir ».

Ces résultats montrent l'intérêt de considérer l'horizon dans lequel est situé l'objet, c'est-à-dire la perspective à partir de laquelle il est envisagé. Cette perspective permet notamment de rapporter les états représentationnels étudiés à la sphère de l'appartenance socioculturelle et aux enjeux liés au contexte social. Cette construction de l'embryon humain en tant que vie « déjà-là » peut être interprétée comme la manifestation d'un processus axiologique qui traverse les individus, processus attestant de l'influence de l'horizon religieux. En effet, l'appartenance

religieuse intervient de manière analogue dans la formation de l'univers sémantique et dans la dynamique des ancrages du champ représentationnel de l'embryon humain au Brésil et en France.

Essayons à présent d'examiner la seconde zone de tension. Une observation s'impose là-dessus. Elle concerne le postulat de base de la ou des théories utilisées à cette fin. Si l'on considère que la théorie des RS tente d'investiguer le savoir du sens commun comme élaboration sociocognitive et produit culturel de sujets sociaux, définis par leur appartenance de groupe, opérant sous l'emprise des cadres sociaux de pensée et des normes collectives de conduite en intégrant les données de leur pratique et de leur expérience immédiate, ceci a un certain nombre de conséquences. La première est une orientation marquée par la volonté d'étudier la *formation et le fonctionnement des RS chez des sujets sociaux*. Cela présuppose de considérer les processus de connaissance et de représentation rapportés à l'intégration dynamique d'éléments sociaux et culturels qui forment l'univers de référence et d'étayage à partir duquel les sujets sociaux vont construire leur posture et leur expérience. Cela explique sans doute la raison pour laquelle nous nous intéressons, à l'intérieur de cette perspective, à des objets complexes c'est-à-dire des objets qui engagent de manière systémique entièrement les sujets en tant que membres de groupe devenant un lieu d'investissement psychologique et social (Jodelet, 2015).

Un court exemple d'une recherche sur la contraception masculine médicalisée (CMM) peut nous permettre d'illustrer cette seconde zone de tension. La CMM, incarnée souvent par la « pilule pour l'homme », reste depuis plus de cinquante ans à l'état d'une promesse médicale. Elle suscite peu de débats dans l'espace public et elle est caractérisée par une forte méconnaissance collective, voire une méfiance. Il s'agit en quelque sorte d'un objet « virtuel » qui, néanmoins, véhicule un imaginaire riche de projections, de désirs et de peurs autour de son *modus operandi*, son action, son efficacité et des changements possibles provoqués sur le plan des rapports sociaux de genre. Les résultats montrent l'ancrage, via un transfert sauvage, de ses modes d'action dans l'univers de la contraception féminine, les craintes imaginaires qu'elle mobilise, la menace qu'elle représente pour la virilité, la puissance masculine, l'équilibre sensible des rôles sociaux aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Dans ces projections se jouent des rapports de force et des positions sociales qui, objets de conflits et d'anxiété de la part des deux sexes, sont régis par une forte normativité sociale. Ainsi, la peur fantasmatique de l'introduction d'une nouvelle méthode de régulation des naissances est elle-même régulée par la matrice socio-symbolique qui régit les rapports sociaux de sexe (cf. Apostolidis, Buschini & Kalampalikis, 1998 ; Kalampalikis & Buschini, 2007).



À partir de là, il est délicat de parler de « la » représentation sociale d'un seul et unique objet ou encore de se pencher sur des représentations flottantes et errantes. Nombreux sont les auteurs qui se trompent et encore plus les lecteurs qui ont sans doute à peine remarqué un détail important du titre de la célèbre monographie de Jodelet (1989) sur la maladie mentale : *Folies et représentations sociales*. Or, précisément, l'usage du pluriel et de la conjonction renvoie à ce « double mouvement, visant d'une part à isoler les conceptions qui orientent le rapport entretenu avec les malades mentaux, d'autre part à préciser comment le contexte dans lequel ce rapport est noué concourt à l'élaboration de ces conceptions ». Autrement dit, « prendre les représentations en tant que production, expression et instrument d'un groupe dans sa relation à l'altérité » (op. cit., p. 40). On voit ici tout l'intérêt d'une conception des représentations sociales à la fois comme des produits et des processus, étudiant de manière concomitante les contenus et les processus. En d'autres termes, prendre sérieusement en compte le fait que la pensée sociale est à la fois *constituée* et *constituante*, décrivant la réalité sociale telle qu'elle se construit à travers nos interactions, actions et communications et formant un « environnement de pensée » qui détermine notre perception et conception de la réalité et qui guide nos actes. Le troisième corolaire nécessite une explication plus approfondie.

### III - Postures méthodologiques

L'idée que l'étude des représentations sociales ne peut se satisfaire d'une seule méthode n'est pas nouvelle. Étudier, comme le suggérait Moscovici (1961, 2013), la connaissance que les individus possèdent au sujet d'un objet complexe et la manière dont celle-ci est organisée et utilisée par les autres et les groupes, implique la perspective incontournable du « polythéisme méthodologique ». Sans oublier une donnée de taille : en matière de méthodologie, « il faut compter davantage sur la créativité des chercheurs que sur des recettes » (*ibid.*, 2013, p. 168). Rappelons que l'intérêt et la nécessité de l'approche pluriméthodologique pour circonscrire les phénomènes représentationnels dans leur complexité sont des enjeux constamment développés et discutés aussi bien à l'intérieur de la psychologie sociale (p.ex. Abric, 2003 ; Jodelet, 2003), mais aussi plus largement au sein des sciences sociales (Flick, 2007). Cette orientation méthodologique (méthodologies mixtes, triangulation systématique des perspectives) est fondamentale pour penser l'objet et pour produire des connaissances valides et transférables, tout particulièrement dans le cadre de la perspective présentée ici. D'autant plus que de nombreuses recherches classiques (l'une des plus emblématiques étant celle de Jodelet sur la maladie mentale) sur les représentations sociales ont utilisé une démarche méthodologique de type triangulation, avant même qu'elle émerge sous cette appellation dans la littérature des sciences sociales.

La complémentarité méthodologique a comme critère de choix l'adaptabilité et la pertinence des stratégies et des outils par rapport aux objets, aux objectifs et aux conditions de la recherche. Elle est fondée sur le principe d'un polymorphisme méthodologique, faite de découvertes, de tâtonnements, de tentatives d'opérationnalisations *ad hoc*, face à des phénomènes intrinsèquement complexes et difficiles à circonscrire au moyen d'une seule méthodologie. Le polymorphisme méthodologique se construit dans les tensions du continuum théorique entre méthodes, avec une certaine conviction quant à l'impossibilité d'objectiver la dynamique topologique et le caractère holistique des phénomènes de façon monolithique. Il se traduit par une démarche d'ouverture et de découverte qui laisse place à l'analyse de la factualité de l'objet (le saisir comme il apparaît, tel qu'il émerge dans un contexte, tel qu'il se donne à voir ; Merleau-Ponty, 1945) et cherche à promouvoir une forme d'éclectisme méthodologique justifié et l'inventivité des procédures en fonction des objectifs de la recherche et de la nature du phénomène étudié.

De ce point de vue, la triangulation présente un intérêt primordial pour l'étude des représentations sociales lorsque l'on s'intéresse à l'étude des contenus de représentation concernant la construction d'un objet du monde social (Apostolidis, 2006). Les enjeux théoriques (statut des contenus – variant/local – et des processus – invariant/universel – ; lecture multi-niveaux) et méthodologiques (accessibilité, création des procédures *ad hoc*, opérationnalisation des dispositifs d'articulation multi-niveaux) d'une telle perspective sont largement attestés. Ces enjeux sont au cœur de débats épistémiques plus globaux concernant la production des connaissances en psychologie sociale (descriptif *versus* explicatif, opposition en termes de validité et de légitimité entre procédures qualitatives et expérimentales, valeur prédictive ou interprétative de la théorie). Il est dorénavant clair que pour montrer l'intérêt scientifique de l'étude des contenus de représentation et pour concevoir des dispositifs variés et adaptés permettant de les analyser, l'application de la triangulation constitue une démarche féconde et transposable. De plus, en tant que stratégie de recherche inductive, elle paraît appropriée à la spécificité épistémologique des représentations sociales, théorie paradigmatique, à visée explicative générale et à portée prédictive seulement locale (Moscovici, 2001), s'intéressant à un ensemble de phénomènes complexes et déterminés par l'interdépendance dynamique des facteurs psychologiques, relationnels et sociaux.

Dans cette perspective, la triangulation à travers les différentes formes qu'elle peut prendre (Flick, 2007) permet de mettre en place des pratiques de recherche basées :

a) sur une posture d'ouverture et compréhensive du chercheur qui doit rester sensible à la découverte et s'efforcer de questionner et d'analyser la logique interne

de production et d'actualisation des représentations, leurs aspects subjectifs et sociaux ;

b) sur la mise en place d'opérations de croisement et de mélange (des méthodes, des techniques, des données, des apports disciplinaires, des orientations théoriques) permettant d'orienter la recherche (objectifs, problématique) et d'étudier les différents aspects des influences contextuelles qui s'exercent sur la production et sur la dynamique des représentations (Apostolidis, 2006).

Ainsi, par exemple, la triangulation peut présenter une stratégie méthodologique pertinente pour étudier le rapport entre les processus et les produits de l'activité représentationnelle. Bien que des travaux expérimentaux aient montré le rôle des représentations « déjà-là » en tant que systèmes d'accueil pour l'appropriation des nouvelles informations (Abric, 1987; Flament, 1984), « on a tendance à négliger le fait que l'aspect processuel se trouve en amont et en aval du produit, et seule la prise en compte des contenus permet une étude systématique des aspects processuels » (Jodelet, 2015, p. 24).

Dans cette optique, le travail sur les contenus permet de considérer les représentations et autres « théories » préexistantes des sujets et donc d'étudier leur rôle en tant que filtres sociocognitifs, c'est-à-dire en tant que systèmes d'accueil, de décodage et d'interprétation des informations provenant de la réalité sociale. Cette piste de travail nécessite l'articulation entre « opérations cognitives » et « données sociales », ce qui permet de montrer notamment que la dimension sociale est présente dans les deux faces produit/processus de la connaissance sociale. Elle peut s'opérationnaliser au travers des dispositifs utilisant (y compris comme stimulus quasi-expérimental) un matériel social. Ce type de dispositif demande, d'une part, le repérage d'un « déjà-là » représenté signifiant et pertinent du point de vue « idéo-logique » (symptomatique de la structure et régulant les relations interpersonnelles et sociales), d'autre part, un travail d'analyse qui ne peut se faire qu'à partir d'un va-et-vient problématisé entre différentes opérations de croisement sur les plans théorique, méthodologique et des données. Au plan théorico-méthodologique, ces développements montrent l'intérêt d'étudier les processus sociocognitifs en conceptualisant et en opérationnalisant la cognition du côté de la société en tant que produit situé. La stratégie de triangulation pose l'incontournable d'une approche pluriméthodologique qui permet de travailler sur la complexité des phénomènes représentationnels et sur leur caractère holistique à partir de leur naturalité.

Une perspective d'opérationnalisation consiste à étudier les contenus de représentation à partir de matériaux verbaux spontanés et/ou interactifs (associations verbales, cartes associatives, entretiens semi-directifs, focus groups),

documentaires (presse, archives), iconographiques (images), esthétiques (littérature, musique) pour analyser la construction d'un « état des savoirs et des significations » et examiner la dynamique de leur production et de leur liaison aux pratiques, aux interactions, et aux prises de position sociales. D'un point de vue opérationnel, deux notions permettent d'analyser la pensée ordinaire : celle de *sens* et celle de *filtre* (Apostolidis, 1994). La notion de *sens* renvoie à la signification attribuée à un objet donné, à la fois au niveau individuel et au niveau social. La notion de *filtre*, constituée par les réseaux d'ancrage des informations et des significations concernant l'objet, renvoie au cadre interprétatif « déjà-là » à finalité pratique (maîtrise de la situation, guide pour l'action, expression). Cette notion permet d'envisager comment les constructions de la pensée sociale, sous forme de théories implicites, affectent le traitement des significations nouvelles sur les objets sociaux. Sur le plan théorico-méthodologique, il s'agit de recueillir dans un cadre raisonné des matériaux pour analyser : (a) les processus d'élaboration des significations par des jeux d'ancrage et d'objectivation qui construisent les objets ; (b) leur caractère de formes de connaissance historiquement, culturellement et socialement située ; (c) leur instrumentalisation dans l'interprétation et la maîtrise de la réalité sociale, et notamment leur rôle médiateur et régulateur des interactions avec les autres.

Les démarches de triangulation se construisent de façon située et particulière, à partir de terrains réels spécifiques, en fonction de la problématique et des objectifs de la recherche, sur la base des options théoriques et épistémologiques des chercheurs. Il est difficile de définir une seule démarche type de triangulation et de présenter de façon formelle les étapes et les opérations à entreprendre. L'hétérogénéité et la non-superposition systématique des procédures de triangulation à partir d'un cadre prédéfini sont revendiquées dans une posture non-positiviste. Cette posture renvoie aux prérogatives de la démarche et à la capacité du « chercheur-bricoleur » (Denzin & Lincoln, 1998) à mobiliser de façon raisonnée des outils propres à chaque situation pour étudier la complexité des phénomènes auxquels il est confronté. En ce sens, la triangulation est avant tout une *stratégie inductive* de recherche (partir d'un phénomène particulier et observé sur le terrain pour le décrire et le comprendre) se donnant pour objectif général de construire un savoir pertinent et consistant sur le phénomène à partir des différentes opérations de croisement sur les plans théorique, méthodologique et/ou de production des données. Au cœur de cette démarche demeure la notion du terrain, ce milieu réel de genèse et d'émergence des représentations et de l'expérience naturelle en situation, qui occupe une place cardinale au sein de la perspective présentée ici.

L'encadré permet d'illustrer deux recherches récentes différentes qui utilisent ce dispositif méthodologique dans le cadre de la perspective présentée ici.

## IV - Conclusions

La perspective socio-génétique et anthropologique, inspirée de la phénoménologie sociale, se différencie des autres orientations de recherche sur et avec les RS par la spécificité accordée à l'objet d'étude, vu sous l'angle du phénomène. Les phénomènes représentatifs « sont des produits mentaux qui peuvent être abordés au plan individuel et collectif, en tant que systèmes de connaissances, savoirs et significations. Au plan individuel, ils sont tenus pour basés sur les appartenances sociales, la place dans les rapports sociaux, les échanges intersubjectifs et induisant des engagements idéels et pratiques. Au plan collectif, ils correspondent à des visions partagées, communes à une formation sociale, et diffusées en son sein par le biais des communications. Ce qui conduit à faire porter l'accent sur la pensée sociale, en tant que construction mentale d'objets du monde et que source de formes de vie ayant une incidence sur le devenir social » (Jodelet, 2015, p. 7).

Cette perspective implique un regard holiste et une façon de faire polymorphe sur le plan méthodologique pour traiter les phénomènes représentatifs. Elle invite à sortir des cloisonnements théorico-méthodologiques et disciplinaires classiques et à s'aventurer à pratiquer une psychologie sociale de plein air. Elle a donné lieu, depuis 35 ans, à de nombreux travaux de recherche, impossible à résumer ou à présenter in extenso dans ce chapitre. Elle a permis des avancées conceptuelles ces dernières années (p.ex. sens/filtre, ancrage stigmatique/symbolique, mémoire/oubli, savoir expérientiel, représentations époques, représentations sociales totales, etc.) et influencé de nombreuses réflexions qui se sont inspiré de son apport (cf. Duveen, 2000 ; Jovchelovitch, 2007 ; Wagner et al., 1999). On lui doit l'introduction de certaines notions clés (horizons, phénomène, mondes de vie, mais aussi primitifs représentationnels, pratiques signifiantes) qui deviennent opératoires dans l'analyse de l'expérience quotidienne du monde en tant que forme de pensée symbolique à finalité pratique.

Elle a réintroduit de façon opératoire la place du sujet et des pratiques signifiantes, afin de produire une conceptualisation qui réunit fait subjectif et objectif en se centrant sur la relation entre la subjectivité et les mondes de vie. In fine, il s'agit de rendre compte du lien entre réalité subjective et objective, de la codétermination dynamique entre existence individuelle et structure sociale (Berger & Lukmann, 1996 ; González Rey, 2015). Cette approche permet *in fine* de poser un regard contextualisant, compréhensif et interprétatif pour analyser la pensée sociale, pensée si efficiente dans le rapport ordinaire au monde, l'expérience quotidienne qui façonne la vie en société. C'est, selon nous, l'une des perspectives les plus à même de continuer le dialogue ouvert au sein de cette théorie avec les autres sciences du social (cf. Augé, 1994 ; Becker, 2007 ; Boltanski & Thevenot, 2015 ;

Version auteurs

Kalampalikis, N. & Apostolidis, T. (2016). La perspective sociogénétique des représentations sociales. In G. Le Monaco, S. Delouée, P. Rateau (Éds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 69-84). Bruxelles, De Boeck.

Descola, 2006) pour réaliser le projet d'aboutir, selon Moscovici (2012), à une véritable *anthropologie de notre culture*.

Kalampalikis, N. & Apostolidis, T. (2016). La perspective sociogénétique des représentations sociales. In G. Le Monaco, S. Delouée, P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 69-84). Bruxelles, De Boeck.

## Références bibliographiques

- Abric, J.-C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset, Delval.
- Abric, J.-C. (Ed.) (2003). *Méthodes d'étude des représentations sociales*. Paris, Erès.
- Alessio, R., Apostolidis, T., Santos, F. & Dany, L. (2011). Représentations sociales et embryon humain : une étude comparative Brésil/France. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 92, 371-395.
- Apostolidis, T., Buschini, F., Kalampalikis, N. (1998). *Représentations et valeurs engagées dans la contraception masculine médicalisée*. Rapport de recherche sous la dir. scientifique de D. Jodelet, LPS – Ehess, INSERM.
- Apostolidis, T. & Dany, L. (2012). Pensée sociale et risques dans le domaine de la santé : le regard des représentations sociales. *Psychologie Française*, 57, 67-81.
- Apostolidis, T., Duveen, G. & Kalampalikis, N. (2002). Représentations et croyances. *Psychologie & Société*, 5, 7-11.
- Augé, M. (1994). *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris, Aubier.
- Becker, H. (2007). *Telling about society*. Chicago, University of Chicago Press.
- Berger, P. & Luckmann, T. (1996). *La construction sociale de la réalité*. Paris, Armand Colin.
- Boltanski, L. & Thevenot, L. (2015). Comment s'orienter dans le monde social. *Sociologie*, 6(1), 5-30.
- Caillaud, S., Kalampalikis, N. & Flick, U. (2010). Penser la crise écologique : représentations et pratiques franco-allemandes. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 87(3), 621-644.
- Chiva, I., Jodelet, D., Moscovici, S., Pujol, A. & Scipion, C. (1983). *La sensibilité des français aux problèmes d'environnement*. Paris, Ministère de l'Environnement.
- Denzin, N. & Lincoln, Y. (1998). *Handbook of Qualitative Research*. London, Sage.
- Descola, P. (2006). *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- Duveen, G. (2000). The power of ideas. In S. Moscovici, *Social Representations* (pp. 1-17). Cambridge, Polity Press.
- Flament, C. (1984). From the bias of structural balance to the representation of the group. In R. Farr, S. Moscovici (Eds.), *Social representations*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Flick, U. (2001). Interpretive social psychology. In F. Buschini, N. Kalampalikis (Eds.), *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici* (pp. 201-218). Paris, Ed. de la MSH.
- Flick, U. (2007). *Managing quality in qualitative research*. London, Sage.
- Godelier, M. (2004). *Métamorphoses de la parenté*. Paris, Fayard.
- Golombok, S. et al. (2002). The European study of assisted reproduction families: the transition to adolescence. *Human Reproduction*, 17(3), 830-840.
- González Rey, F.L. (2015). A new path for the discussion of social representations: Advancing the topic of subjectivity from a cultural-historical standpoint. *Theory & Psychology*, 25(4) 494-512.
- Haas, V. (Ed.) (2006). *Les savoirs du quotidien*. Rennes, PUR.
- Haas, V. & Jodelet, D. (2007). Pensée et mémoire sociales. In J.-P. Pétard (Ed.), *Psychologie Sociale* (pp. 111-160). Paris, Bréal.
- Jodelet, D. (1976). *La représentation sociale du corps*. Paris, Ehess, Cordes.
- Jodelet, D. (1985). *Civils et Bredins*. Thèse de Doctorat d'État. Paris, Ehess.
- Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Paris, PUF.
- Jodelet, D. (2003). Aperçus sur les méthodologies qualitatives. In S. Moscovici, F. Buschini (Eds.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 139-164). Paris, PUF.
- Jodelet, D. (2015). *Représentations sociales et mondes de vie*. Paris, Éd. des Archives contemporaines.
- Jodelet, D. & Haas, V. (2014). Memoria e rappresentazioni sociali. In A. Palmonari & F. Emiliani (Eds.), *Psicologia delle rappresentazioni sociali. teoria e applicazioni*. (pp. 123-147). Bologna, Il Mulino.

- Kalampalikis, N. & Apostolidis, T. (2016). La perspective sociogénétique des représentations sociales. In G. Le Monaco, S. Delouvé, P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 69-84). Bruxelles, De Boeck.
- Jodelet, D. & Milgram, S. (1977). *Cartes mentales et images sociales de Paris*. Paris, EHESS, DGRST.
- Jodelet, D., Ohana, J., & Scipion, C. (1978). *Étude de la communication sociale à travers le système municipal de participation et d'information à Louviers*. Paris, CNRS/INA.
- Jovchelovitch, S. (2007). *Knowledge in Context*. London, Routledge.
- Kalampalikis, N. (2013). Retour au milieu vital. In S. Moscovici, *Le scandale de la pensée sociale* (pp. 7-15). Paris, Éd. de l'Ehess.
- Kalampalikis, N. & Haas, V. (2008). More than a theory: a new map of social thought. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 449-459.
- Kalampalikis, N., et al. (2010). Enjeux psychosociaux du don de sperme : le point de vue des couples. *Andrologie*, 20(1), 37-44.
- Kalampalikis, N., et al. (2013). Giving or giving back: new psychosocial insights from sperm donors in France. *Psychology, Health & Medicine*, 18(1), 1-9.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris, Gallimard.
- Morgan, L. (2001). Embryo tales. In S. Franklin, M. Lock (Eds.), *Remaking life and death, toward an anthropology of the biosciences* (pp. 261-291). Oxford, James Currey.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris, PUF.
- Moscovici, S. (2012). *Raison et cultures*. Paris, Éd. de l'Ehess.
- Moscovici, S. (2013). *Le scandale de la pensée sociale*. Paris, Éd. de l'Ehess.
- Sammut, G. et al. (2015). Social Representations: A Revolutionary paradigm?, In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell, J. Valsiner (Eds.), *The Cambridge Handbook of Social Representations* (pp. 3-11). Cambridge, Cambridge University Press.
- Santos, F. et al. (2010). Representação social de adolescentes sobre violência e suas práticas preventivas. *Temas em Psicologia*, 18, 191-201.
- Schütz, A. (1967). *The Phenomenology of the Social World*. Evanston, Northwestern University Press.
- Villas Bôas, L. (2010). *Brasil : Idéia de Diversidade e Representações Sociais*. Sao Paulo, Ed. Annablume.
- Wagner, W., et al. (1999). Theory and method of social representations. *Asian Journal of Social Psychology*, 2(1), 95-125.



## Encadré : deux exemples de recherches illustrant la perspective socio-génétique

Deux exemples différents de recherches représentationnelles se basant sur la perspective socio-génétique peuvent nous servir d'illustration. Ils ont en commun : des objets « chauds », holistes, culturellement situés et politiquement actuels ; l'appel aux théorisations anthropologiques, sociologiques et historiques pour saisir la genèse les enjeux psychosociaux de leur mise en représentation ; des dispositifs méthodologiques de type triangulation ; l'investigation de l'idéation collective comme composante essentielle des pratiques ; l'efficacité du symbolique dans la construction identitaire.

### 1. Sexualité et sida : logique du sens et construction des risques

Le sida a constitué un contexte « quasi-expérimental » pour les sciences humaines et sociales. Convoquées à contribuer aux finalités de prévention et de prise en charge face à l'épidémie, elles ont dû confronter leurs concepts à la réalité *in vivo* de l'expérience individuelle et sociale de cette maladie. De façon récurrente, différentes observations mettent en évidence l'existence de relations dynamiques et complexes entre connaissances, attitudes et comportements face au VIH. L'adoption par les individus de différentes « stratégies préventives à risque » (e.g. sélection des partenaires) a montré l'intérêt d'étudier les comportements sexuels en tant que formes de relations interpersonnelles et sociales au travers notamment de l'analyse des systèmes de représentations qui leur donnent sens (Apostolidis, 1994).

Thémis Apostolidis a mené un programme de recherche basé sur une démarche de triangulation méthodologique qualitatif/expérimental pour étudier la construction du risque lié au VIH à partir des représentations de la sexualité. Il a d'abord mis en évidence deux principaux constats issus du dispositif qualitatif :

(1) La référence à l'univers de l'amour et des sentiments amoureux constitue un

lieu de mise en discours commun et signifiant dans la construction du rapport au sexuel. Cette thématique actualise un mode de construction distinctif de différents types de relations sexuelles : quand il y a de l'amour et quand il n'y en a pas, « avec » ou « sans » sentiments amoureux. L'étalement de cette distinction en tant que « lieu commun » de représentation (partagé, ordinaire, de vérité commune, qui se fait ensemble), mobilise des « systèmes d'opposition » qui inscrivent de façon multiple la différence entre les deux formes relationnelles dans des univers cognitifs et sociaux plus larges et anthropologiquement fondamentaux (sale *versus* propre, dedans *versus* dehors, beau *versus* laid, éphémère *versus* durable). Deux caractéristiques isomorphiques du régime discursif sous-tendent cette mise en représentation : (a) la mobilisation d'un jugement évaluatif intense qui valorise les relations « avec » et dévalorise les relations « sans », (b) la construction de ce jugement par des jeux de représentation mettant en discours des élaborations, s'apparentant à des « thèses », qui l'incarnent (par objectivation) et le légitiment (par ancrage). Ces « thèses » puisent dans l'imaginaire, le symbolique, le social, dans

l'expérience du sujet, ainsi que dans l'expérience collective. Cette double isomorphie illustre comment, diversement, mais de façon analogique, de systèmes de représentations plus larges s'actualisent et s'expriment lorsque l'on se représente la sexualité sous le prisme de l'amour.

(2) L'analyse des expériences et des interconfrontations « préventives » face aux risques liés au VIH a permis d'identifier différentes stratégies de prévention bricolées et variables tant sur le plan intra- que sur le plan interindividuel, faites d'écart entre connaissances et comportements, entre décisions et actions, à partir de conduites fluctuantes en fonction des partenaires, des espaces de rencontre (familiers *versus* impersonnels), des climats relationnels (confiance en tant que « bien interpersonnel ») et des aléas des situations (désirs et sentiments éprouvés, excitation et laisser-aller). L'adoption de ces stratégies varie. L'auteur les analyse comme des formes de bricolage d'une « *autre prévention* » (Apostolidis, 2000), composée de savoirs véhiculés par les campagnes de prévention (usage du préservatif) et de savoirs ancrés dans des normes préexistantes au sein de la structure sociale concernant la sexualité. Les différentes stratégies (tri sélectif des partenaires, usage du préservatif selon les cas, attente, présomption, déni) peuvent coexister au sein d'une même trajectoire individuelle en fonction des contextes relationnels (e.g. utilisation à géométrie variable du préservatif en fonction des caractéristiques du partenaire).

Parmi les paramètres en fonction desquels se construit le caractère amoureux d'une relation intime sexuelle, le rôle modalisant du délai séparant le début d'une rencontre de son aboutissement en un

rapport sexuel a été identifié : les relations sans délai étant associées à l'univers des relations sans sentiments amoureux (superficielles, éphémères, vénales, égoïstes, à risque). Ce principe d'attente s'est révélé également intéressant pour saisir les ressorts psychosociaux (sens, intention, fonction) de l'adoption de différentes stratégies préventives (sélection ou évitement des partenaires, confiance, utilisation variable du préservatif).

Cette dimension de délai comme règle de conduite a été retenue pour construire un protocole expérimental à l'aide de vignettes (on présente aux sujets, en fonction des conditions expérimentales, un scénario de rencontre aboutissant à une relation sexuelle dans des situations avec ou sans délai, une semaine après la rencontre ou le soir même). Deux principaux résultats se dégagent et se confirment de manière transnationale (France, Portugal, Suisse - Apostolidis & Deschamps, 2003).

Le premier : la valence sentimentale en jeu dans une relation sexuelle est fonction de la variable délai. L'effet modulateur de cette variable illustre le rôle de l'attente dans la construction des états amoureux (Barthes, 1993) et l'enracinement de ce mode de construction dans l'arrière-fond des significations (sentimental *versus* sexuel) que médiatise l'amour en tant que catégorie culturelle. L'incidence de ce mode de représentation montre la prégnance d'une norme romantique dans la perception d'autrui engagé dans une relation intime sexuelle. Cette règle de construction socialement normée est partagée et valorisée dans tous les contextes nationaux étudiés et traverse les frontières de genre.

Le second : la construction des risques liés au sida dans le contexte d'une relation

sexuelle dépend de la signification donnée à la relation. Le risque perçu varie en fonction de la valence sentimentale attribuée. Ces résultats montrent comment cette construction est fonction du principe distinctif « sentimental versus sexuel », principe qui donne du sens aux relations sexuelles. Ils illustrent comment le sida apparaît comme une maladie associée davantage à une sexualité sans sentiments amoureux.

La construction du risque VIH, dans le contexte des relations sexuelles, apparaît comme une activité éminemment symbolique qui renvoie à un processus d'insertion de l'objet dans un système organisé de représentations exprimant une valeur sociale. Ce mode sociocognitif s'enracine dans l'arrière-fond des valeurs de la culture occidentale et illustre comment la construction des significations puise dans la « boîte à outils » qu'offre la

culture (Bruner, 1990). En effet, la codification évaluatrice et idéalisatrice de la sexualité sous le prisme de l'amour en tant qu'*idée-source* est prégnante historiquement et peut être analysée comme une forme de *représentation hégémonique* (Apostolidis, 2006). Elle renvoie à une distinction culturellement fondamentale qui médiatise des principes d'idéalisation et d'idéologisation. Au cours de l'histoire, cette distinction a joué un rôle de noyau signifiant au cœur de la prophylaxie morale face aux maladies sexuellement transmissibles. La mobilisation de ce « noyau signifiant » face au VIH montre qu'au travers de l'expérience de la maladie, comme au travers d'autres domaines essentiels de la vie humaine, « les hommes ne vivent pas seulement d'information : il leur faut aussi des significations » (Moscovici, 1992).

## 2. Identité nationale, noms et mythes contemporains

Un travail monographique peut nous servir de second exemple (Kalampalikis, 2002, 2007). Il concerne l'antagonisme entre deux groupes nationaux pour un nom. Ce dernier, véritable pomme de discorde, représente des enjeux identitaires capitaux pour chaque groupe, à la fois vitaux et incompatibles.

L'histoire récente du différend démarre avec l'indépendance de la République de Macédoine en 1991. Cet acte politique a provoqué des réactions vives de la part de son pays voisin, la Grèce, qui refuse, encore de nos jours, de la reconnaître avec ce nom en prétendant qu'il appartient exclusivement à l'héritage de la culture hellénique. Ce conflit, fréquemment à la une de l'actualité politique, révèle une menace identitaire et

imaginaire assez palpable entre les deux groupes nationaux, un risque d'indifférenciation identitaire. Cet antagonisme a donné lieu en Grèce à des réactions politiques, publiques et médiatiques orageuses via l'usage d'un argumentaire faisant appel à l'histoire ancienne de la région. Nikos Kalampalikis s'est penché sur l'impact de cette affaire en Grèce au niveau de la mémoire collective, l'histoire et les représentations qu'elle a générées, son apparition et son déclin soudains, ses traces. Pour cela, il a interrogé sur le terrain, à l'aide d'une méthodologie mixte de type triangulation, une population de jeunes Grecs (entretiens individuels, focus groups, associations verbales, recherche documentaire, analyse de manuel

d'histoire, de presse). Son interprétation a fait appel à des modèles théoriques issus de la psychologie sociale, mais également de l'anthropologie (mythe) et de l'histoire (narrations nationales historiques).

Cet auteur est parti du principe que les formations symboliques de la pensée sociale (croyances, idéologies, mythes) font partie intégrante de notre réalité et soutiennent continuellement les pratiques communes, en constituant leur partie dynamique. Ainsi, à l'occasion de ce conflit symbolique, il a revisité la notion du mythe contemporain. Car si certains écrits de W. Wundt et d'É. Durkheim incluaient les mythes dans un programme de recherche d'une psychologie sociale naissante, et que Moscovici leur attribuait dès 1961 une valeur inestimable pour un programme heuristique et comparatif des représentations sociales, peu d'études avaient contribué à les étudier et à les prendre en compte (cf. Chombart de Lauwe, 1971 ; Farr, 1996 ; Jodelet & Paredes, 2010). Dans cet exemple, les mythes, savoir culturel par excellence dans le contexte hellénique (Veyne, 1983), ont été mobilisés par le biais de la communication sociale sous forme d'un message identitaire au cœur duquel se trouvait le récit d'Alexandre le Grand. Son histoire, telle qu'elle a été écrite, racontée, propagée, représentée, est devenue une narration mythique des origines du groupe hellénique (Barthes, 1993). La force de son évocation et son association directe à l'objet du conflit ont fait de lui un reflet du groupe dans son ensemble.

Les principaux résultats soulignent l'importance des noms dans ce qu'ils véhiculent d'imaginaire, d'identitaire et de menaçant pour les groupes nationaux. Le sentiment d'une mise en cause identitaire

est illustrée dans l'effort des Grecs de refuser de reconnaître une dénomination trop chargée, celle de *Macédoine*, et de persister à en utiliser une autre, celle de *Skopje*, qui élimine toute ressemblance sémantique et phonétique (donc identitaire, historique et géographique) entre les deux régions, pays, peuples. Le nom *Macédoine* véhicule un message qui renvoie à l'origine du groupe hellénique dans un champ mnémotique mythique dont la figure d'Alexandre le Grand sert de métaphore. L'auteur met en évidence la difficulté à nommer, penser, percevoir, classifier, bref, se représenter l'autre à partir d'un nom-étiquette que le groupe a décidé de lui attribuer, celui de « Skopje-Skopjiens ». Ces qualificatifs conçus et utilisés uniquement par et pour le groupe national obéissent à une stratégie identitaire de mise en altérité, afin de rendre « l'autre » différent, étranger, étrange, et néanmoins familier. Kalampalikis soutient que la familiarisation traditionnellement attribuée à l'ancrage peut aussi fonctionner à l'envers, transmettant et garantissant le non-familier, s'assurant que le non-familier reste ainsi, instituant l'étrangéité. Il pose l'hypothèse de deux formes d'ancrage, symbolique et stigmatisante, permettant d'expliquer une forme de familiarisation à l'envers garantissant le statut de l'étrange.

À partir de l'étude d'un épisode historique conflictuel contemporain, Kalampalikis propose d'étudier le mythe contemporain comme forme d'expression d'une pensée sociale, véhicule d'un imaginaire collectif culturel et historique, ancrage par strates dans la mémoire historique et culturelle, support de la construction et de l'expression d'une identité nationale. L'objectif de cette monographie est de démontrer la cohérence et la force explicative de

Kalampalikis, N. & Apostolidis, T. (2016). La perspective sociogénétique des représentations sociales. In G. Le Monaco, S. Delouvé, P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 69-84). Bruxelles, De Boeck.

l'approche représentationnelle dans l'étude d'une affaire sociopolitique contemporaine. Son leitmotiv : saisir le reflet d'une histoire en train de se faire dans la conscience de ceux qui la vivent dans le présent. Dans ce but, il lui a paru incontournable d'articuler les regards psychosocial, anthropologique et historique dans l'analyse *in vivo* d'un phénomène inscrit dans le cadre d'une région particulièrement sensible. À ce

titre, cette monographie teste les fondements de son approche théorique et méthodologique en s'appuyant aussi bien sur l'histoire des idées qui l'alimentent, son historicité, les sources de son questionnement, que sur sa capacité à expliquer, interpréter, l'expérience active du monde dans le présent, autrement dit l'expérimentation du monde et sur le monde, « du monde qui pense en nous » (Durkheim & Fauconnet, 1903).

### Références bibliographiques

- Apostolidis, T. (1994). Représentations sociales de la sexualité et du lien affectif : la logique relationnelle des comportements sexuels et la prévention du sida. In M. Calvez, G. Paicheler, Y. Souteyrand (Eds.), *Connaissances, représentations, comportements* (pp. 77-85). Paris, Documents de l'ANRS.
- Apostolidis, T. (2000). Le rapport au sexuel et la « sémiotique » de l'amour : marquage socioculturel et climats relationnels. *Journal des Anthropologues*, 82-83, 339-356.
- Apostolidis, T. (2006). Représentations sociales et triangulation : une application en psychologie sociale de la santé. *Psicologia : Teoria e Pesquisa*, 22(2), 213-228.
- Apostolidis, T., Deschamps, J.-C. (2003). Une approche psychosociale de l'amour : logiques normatives et représentations. *Nouvelle Revue de Psychologie sociale*, 2(2), 216-227.
- Barthes, R. (1993). *Oeuvres complètes*. Paris, Seuil.
- Bruner, J. (1990). *...car la culture donne forme à l'esprit*. Paris, Eshel.
- Chombart de Lauwe, M.-J. (1971). *Un monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*. Paris, Payot.
- Durkheim, E., & Fauconnet, P. (1903). Sociologie et sciences sociales. *Revue Philosophique de la France et de l'Etranger*, 1(6), 465-97.
- Farr, R. (1998). From Collective to Social Representations: Aller et Retour. *Culture and Psychology*, 4(3), 275-296.
- Jodelet, D. & Paredes, E. (Eds.) (2010). *Pensée mythique et représentations sociales*. Paris, L'Harmattan.
- Kalampalikis, N. (2002). Des noms et des représentations. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 53, 20-31.
- Kalampalikis, N. (2002). Représentations et mythes contemporains. *Psychologie & Société*, 5, 61-86.
- Kalampalikis, N. (2007). *Les Grecs et le mythe d'Alexandre. Étude psychosociale d'un conflit symbolique à propos de la Macédoine*. Paris, L'Harmattan.
- Moscovici, S. (1992). Cognition et société. *Le Courrier du CNRS*, 79, 106.
- Veyne, P. (1983). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Paris, Seuil.